



N^o 22. — 20 Septembre 1823.

ÉCLAIRS.

Du premier souverain de chaque peuple. — Las-Cases, ou l'historien à genoux; le panache blanc d'Henri IV. — La mort de Socrate. — Les bévues politiques et géographiques. — Revue des théâtres. — Le journal du dimanche, ou la manutention libérale. — Zayas, ou le libéralisme à fond de cale.

SUR LA SOUVERAINETÉ DES PEUPLES.

Du premier souverain de chaque peuple.

(Deuxième article.) *

Si, au contraire, il est démontré que c'est Dieu lui-même qui a choisi physiquement *la personne même* du premier

* (Note du Rédacteur.) Le lecteur se rappelle sans doute que dans la première partie du deuxième article l'auteur a prouvé par l'histoire et par l'écriture sainte, que Dieu avait donné lui-même un premier souverain à chaque peuple. Après avoir montré les désordres qui résulteraient d'un système contraire, il expose les avantages de la saine doctrine. Voir au surplus les numéros précédents.

souverain de chaque peuple, si je suis ce premier souverain, c'est *par la grâce* de Dieu que je le suis, et non pas par celle du peuple; *par le choix de Dieu*, et non pas par celui du peuple; *par le fait visible de ma paternité*, et non pas par des missions invisibles. Si l'on me résiste, c'est évidemment à l'arrangement de Dieu que l'on résiste, et non pas à celui du peuple : *qui resistit potestati, ordinationi Dei resistit*. Si c'est Dieu lui-même qui a arrangé matériellement les sociétés par la succession seule des générations, comme nous l'avons prouvé dans notre ouvrage, tous ceux qui dérangent l'ordre naturel des sociétés touchent à l'arrangement de Dieu même; et tous ceux qui y touchent sans une mission visible de Dieu encourent la damnation éternelle : *Qui resistunt ipsi sibi damnationem acquirunt*.

S'il est démontré que l'autorité souveraine est l'*autorité paternelle* du père souverain, dès lors, adieu toutes les révolutions, les séditions et les insurrections. Si je suis ce *père souverain*, mon autorité paternelle est à moi et à moi seul; c'est *ma propriété personnelle*; je suis bien sûr que qui que ce soit au monde ne peut me la ravir malgré moi, ni de la part des peuples, ni de la part de Dieu même, sans une autorisation spéciale, manifestée par un prophète; et il n'y en a pas. La preuve de cette autorité paternelle fait tout, répond à tout, et remédie à tout. Ainsi, elle vaut bien la peine qu'on s'en occupe. Or, nous avons démontré, dans notre ouvrage, que *l'autorité souveraine* n'est pas autre chose que *l'autorité paternelle* du père souverain de chaque peuple, autorité essentiellement distinguée de *l'autorité divine*.

Le père souverain de chaque peuple, voilà, dans l'ordre naturel, *la pierre angulaire* que nos édificateurs modernes ont jetée dédaigneusement au rebut, et sans laquelle ils ne pourront jamais terminer leur frêle édifice; *pierre angulaire* posée par la main de Dieu même, qui brisera

toujours leurs frivoles échafaudages, en tombant dessus, et sur laquelle ils se briseront en y tombant eux-mêmes; *la pièce essentielle* qui nous manque depuis plusieurs siècles, dans nos ruineuses constitutions; *le premier anneau* de la chaîne sociale, qu'il faut replacer dans la main du grand ordonnateur sans lequel il sera toujours impossible de faire venir de Dieu l'arrangement matériel des puissances. Et il ne faut pas de révélation pour savoir que *ce père souverain* existe.

Il n'est pas un seul peuple sur la terre qui n'ait eu, dans l'origine, *deux pères souverains*, inséparables l'un de l'autre, et sans lesquels il n'existerait pas : l'un *céleste*, et l'autre *terrestre*; l'un qui l'a *créé*; et l'autre qui l'a *engendré*; l'un qui est *la première majesté*, et l'autre *la seconde*; l'un qui est le *créateur* de la souveraineté, l'autre *le ministre*; l'un qui pouvait lui seul placer *l'autorité universelle et souveraine* dans le père souverain, l'autre qui peut lui seul la transmettre à ses successeurs : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris*; l'un qu'il faut adorer comme *l'ordonnateur suprême* des sociétés : *Un seul dieu tu adoreras*; l'autre qu'il faut honorer comme *le Père universel* de tous nos pères : *Père et mère honoreras*. Voilà, dans l'ordre de la nature, le véritable envoyé de Dieu devant lequel disparaissent toutes les missions fausses; celui que les peuples primitifs regardaient comme *une seconde divinité* sur la terre; celui que nous devons recommander perpétuellement à la vénération des peuples, en leur expliquant les commandemens; celui que nous devons nous hâter de rétablir, comme le point le plus important de la morale chrétienne, et celui dont malheureusement nous ne parlons plus depuis des siècles, ni dans nos instructions, ni dans nos écrits.

Nous dira-t-on, comme on nous l'a déjà dit, que nous voulons *donner des leçons à l'univers*!... Pas plus que les

les apôtres quand ils travaillaient à instruire les peuples.

Nous le demanderons ici de bonne foi, quel crime y e-t-il pour un ecclésiastique qui a été vingt-six ans en exil, d'avoir employé tout son temps à remonter à l'origine des deux autorités; d'avoir étudié la manière différente dont chacune d'elles vient de Dieu; d'avoir exposé cette distinction importante avec des peines incroyables; d'en avoir recueilli les preuves, d'en avoir démontré l'existence, par la tradition, par la croyance de tous les peuples primitifs, par toutes les histoires, tous les monumens et tous les genres de preuves possibles?... Quel crime y a-t-il, après en avoir recueilli toutes les preuves, d'en avoir composé un ouvrage utile, reconnu tel par les lecteurs de tous les pays, et par les adversaires eux-mêmes; un ouvrage qui, depuis trois éditions, n'a encore été attaqué par qui que ce soit, et que personne ne pouvait faire, parce qu'on n'en avait pas le temps. Quel crime y a-t-il encore maintenant pour cet ecclésiastique âgé, de *quatre-vingts ans*, et qui ne peut plus travailler dans le ministère, d'avoir fourni à ceux qui travaillent des instructions propres à rétablir l'esprit public? Et cela, *sans le plus petit intérêt personnel*, puisque, comme nous l'avons déjà observé, nous avons légué d'avance tous nos fonds au profit de l'instruction des peuples; *sans la plus petite ambition*, puisque nous ne demandons ni places, ni emplois; *sans la plus petite vanité*, puisque c'est la doctrine de Dieu que nous enseignons, et non pas la nôtre; que nous convenons franchement qu'avant la révolution nous étions nous-même dans l'erreur.

Cet ouvrage contrarie *les opinions actuelles*!... Cela est très-vrai. Mais si jusqu'ici elles ont été fausses, il faut avoir le courage de les sacrifier, pour nous réunir à *la doctrine de Dieu*, à qui seul appartient le droit incontestable *de donner des leçons* à l'univers; *doctrine de Dieu*, dont l'oubli a fait le malheur du monde, et dont le rétablisse-

ment seul peut lui rendre la paix; *doctrine de Dieu*, la seule qui soit aimable, parce que c'est la seule qui soit vraie d'après ce vers célèbre :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Doctrine de Dieu, la seule qui soit délicieuse, parce que *la vérité* elle seule satisfait l'esprit et le cœur; *doctrine de Dieu*, la seule qui soit courte, parce qu'elle conduit à *la vérité* sans détour.

On ne conçoit pas comment, dans seize courtes questions, nous avons trouvé le moyen de réfuter l'Encyclopédie tout entière, et de traiter tous les grands sujets qui intéressent la morale, la religion et les sociétés. Le moyen est fort simple : c'est que, lorsqu'on veut se débarrasser d'un mauvais arbre, le plus court n'est pas d'en élaguer successivement les branches, mais de le couper par la racine, et c'est ce que nous avons fait. *Si c'est Dieu qui a donné un premier souverain à chaque peuple par la génération seule*, tous les systèmes révolutionnaires tombent d'eux-mêmes; et cette vérité est complètement prouvée dans notre ouvrage.

La doctrine de Dieu est si simple en elle-même, que, sur cet article, on peut la mettre à portée de tous les enfans eux-mêmes; dans trois questions bien claires, que tout le monde peut saisir sans révélation, ainsi à peu près qu'il suit :

1°. *Qui a donné des pères à chacun de nous ?... C'est Dieu, par la paternité seule.*

2°. *Qui a donné un père souverain à tous ces pères subalternes ? C'est Dieu, par la paternité seule.*

3°. *Qui a placé l'autorité universelle et souveraine dans ce père souverain ? C'est Dieu par la paternité souveraine elle seule. De là le raisonnement suivant.*

Qu'on parcoure l'univers entier; il est impossible d'y trouver un seul peuple qui n'ait eu *deux pères souverains* très-distingués, sans lesquels il n'existerait pas : un qui *l'a créé*, et l'autre qui *l'a engendré*. L'existence du der-

nier est aussi incontestable que celle de Dieu même. Donc, la distinction des deux autorités, divine et humaine, naturelle et surnaturelle, est l'ouvrage de Dieu même.

Mais parce que *ce père souverain* a acquis de Dieu *la souveraineté* par la génération seule, s'ensuit-il qu'il ait pu la transmettre *par voie de génération*, de père en fils? C'est ce que nous examinerons dans l'article suivant.

Par l'auteur de l'ouvrage intitulé :
De l'Origine des Sociétés.

DE LA PENSÉE EN POLITIQUE.

On peut dire, en politique comme en littérature, point de salut sans la pensée. En littérature, si l'on n'a qu'une fausse chaleur, si en politique on agit sans principes fixes, dans l'un et l'autre cas on n'a point de pensées, mais on déclame.

Charlemagne voulait conquérir la civilisation au milieu de la barbarie du moyen âge. Louis IX était animé d'un amour ardent de la religion et de la justice : c'est avec ces deux auxiliaires qu'il travaillait à élever la nation française au-dessus des autres nations. Louis XII, François I^{er}, étaient doués de cette poésie de l'âme, qui fait les grandes choses davantage par inspiration que par calcul : ils communiquèrent aux Français leur enthousiasme ; et sous des princes héroïques, les Français furent des héros. Henri IV faisait les plus grandes choses avec cette simplicité, cette honnêteté même, qui n'appartiennent qu'au génie : il fut le Lafontaine de la politique. Tous ces grands hommes avaient ainsi fait les apprêts de la civilisation : Louis XIV s'en saisit ; et son règne fut une fête.

Tous ces princes remarquables eurent une pensée politique : cette pensée n'était autre chose que l'observation profonde qu'ils avaient faite de leur siècle et de la nation qu'ils gouvernaient, pour connaître quels étaient les be-

soins de l'un et de l'autre. Les princes sont d'autant plus grands qu'ils sont plus habiles dans la science de satisfaire les besoins moraux des peuples : car, malgré la plus extrême corruption, l'instinct moral ne s'éteint jamais entièrement chez les nations : c'est le feu sacré des vestales ; si sa flamme disparaît un moment, on peut toujours la rallumer aux rayons du soleil.

Le dix-huitième siècle a manqué d'une pensée politique : c'est peut-être ce qui en a fait une époque de désordre. Bonaparte, qui survint après la tempête, eut une pensée politique : il vit le trône, il le convoita. Sa pensée fut la fille de son ambition : cette pensée était forte, parce qu'elle cherchait à ranimer, quoique avec hypocrisie, tout ce qui restait de la moralité politique d'un grand peuple : il se servait de cette moralité, non pour le bien public, mais pour sa fortune. Plus d'une fois il invoqua le nom d'Henri IV ; et on le vit sans cesse, au sein de toutes ses usurpations, cherchant à réconcilier les Français avec leur histoire.

Je ne disconviens pas que l'époque qui a suivi celle dont je viens de parler n'ait présenté à l'homme d'état des difficultés immenses : il a fallu rechercher l'enthousiasme, perdu, disséminé dans des élémens contradictoires. Le caractère national était devenu une pièce de menuiserie, qu'il fallait ramener à son premier type ; il fallait faire surgir une *pensée politique* du sein de plusieurs opinions diverses, irréconciliables. Nous ne saurions dire qu'on y ait réussi : pourrait-on assurer, sans être contredit, qu'on ait tenté de le faire ?

Il est échappé à Bonaparte, pendant son séjour à Sainte-Hélène, une pensée qui me paraît bien vraie, et qui tombe peut-être comme une mordante épigramme sur notre politique actuelle. C'est M. de Las-Cases qui la rapporte (et l'on sait que M. de Las-Cases est le plus fidèle de tous les historiens connus, puisqu'il va jusqu'à nous apprendre que

le grand homme, dans la chaleur de la conversation, l'appelait *mon cher* : M. de Las-Cases est un peintre à genoux). « Les hommes qui ont changé l'univers, disait Bonaparte, n'y sont jamais parvenus en gagnant des chefs, mais toujours en remuant des masses : le premier moyen est du ressort de l'intrigue, et n'amène que des résultats secondaires ; le second est la marche du génie, et change la face du monde. »

Bonaparte a exécuté quelquefois le précepte qu'il donnait. Sait-on pourquoi il n'avait que rarement recours à l'intrigue ? c'est qu'il mettait au-dessous de lui ceux qui intriguaient. L'intrigue est une arme secondaire ; afin de pouvoir s'en passer, il faut en avoir une autre dans les mains : c'est le génie.

Bonaparte, qui connaissait la puissance des mots, parce qu'il connaissait celle des choses, n'aurait pas dit à son armée : *Je vous ordonne de prendre Cadix*. J'ai entendu répéter cette phrase dans Paris : je ne sais d'où elle peut venir ; mais, à coup sûr, si elle vient de France, elle n'est pas française. Il ne faut qu'un mot comme celui-là pour glacer le sang dans les veines du soldat. Mettez à côté cette belle réponse du duc d'Angoulême aux soldats qui lui demandaient s'il était content d'eux : « Mes amis, j'allais vous demander si vous étiez contents de moi. » La première de ces citations appartient au genre ridicule, la seconde au genre sublime.

Si donc il arrivait, par hasard, que notre armée fût pleine d'ardeur et d'enthousiasme, et que les états-majors fussent pleins d'intrigues ; si, d'un côté, le petit-fils d'Henri IV disait à son armée : « Suivez mon panache blanc » ; et que, d'un autre côté, une autre puissance s'écriât : « Suivez mes écus », il ne pourrait, dans cet état de choses, exister cette unité qui est à la fois le complément et la base d'une pensée politique. Si, au lieu d'être mu par l'honneur, chacun cherchait seulement dans cette affaire à tirer, comme on dit, son épingle du jeu, le but

moral de cette expédition pourrait être en partie perdu : ce serait comme un livre dont le titre serait magnifique, et dans lequel on trouverait ensuite d'ignobles détails.

C. DESMARAIS.

LITTÉRATURE.

LE PHÉDON, ou LA MORT DE SOCRATE.

Par M. Alphonse de la Martine. (1)

On a trop dit que les Français, absorbés maintenant par les idées politiques, regardaient la poésie d'un œil de dédain. Certaines productions ont obtenu, ce me semble, de notre temps un succès tel qu'elles n'auraient pu, à aucune autre époque, compter sur plus de vogue. De ce nombre sont les poésies de M. de la Martine et celles de M. Casimir Delavigne, tous deux hommes de talent, tous deux versificateurs habiles, mais au-dessous peut-être de l'immense réputation qu'on leur a faite. Je sais à combien d'attaques je m'expose en m'exprimant avec autant de franchise sur le compte de deux hommes dont leurs partisans ont fait des idoles; mais comme mes paroles sont ici l'expression d'un sentiment intime, je ne vois pas de raisons pour hésiter à les prononcer.

Habent sua fata libelli, disait Ovide; et cet adage peut encore recevoir chaque jour une juste application. Tel ouvrage de premier ordre a passé presque inaperçu, lorsque d'agréables bagatelles excitaient des transports d'enthousiasme. Je n'en voudrais pour exemple que *le Génie de l'Homme*, de M. de Chénedollé: ce poëme était, suivant moi, de beaucoup supérieur aux *Messéniennes* et aux *Méditations*. Cependant on en a peu parlé, et déjà l'on n'en parle plus. Mais revenons à M. de la Martine; et, avant de juger ce qu'il vient de faire, disons quelques mots de ce qu'il n'a pas fait.

La louange est un poison bien perfide, et il est bien difficile de

(1) A Paris, chez Ladvocat, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

s'en garantir. J'ai peur que les éloges sans nombre prodigués à l'auteur des *Méditations* n'aient donné trop de confiance à l'auteur de *la Mort de Socrate*. Nous voyons souvent des artistes dramatiques abuser de la faveur du public, et se permettre au théâtre toutes les bizarreries que leur suggère leur imagination. Ne pourrait-on pas leur comparer le poète qui compterait assez sur l'indulgence des lecteurs pour leur offrir un ouvrage non terminé, pour publier un poème avant d'en avoir composé tous les vers. C'est là cependant ce que vient de se permettre M. de la Martine : les lignes de points sont pour lui de faciles transitions ; il va même, le croirait-on, jusqu'à laisser un vers à la moitié. Je ne crains pas de dire qu'il y a dans cette paresse ou dans cette prétention (car on peut supposer l'une ou l'autre) une assez forte dose d'inconvenance. Il faut surtout remarquer qu'il s'agit ici d'une composition du genre le plus sévère, et dans laquelle on ne peut supporter des négligences qui auraient peut-être quelque charme dans un badinage : le négligé ne sied pas à toutes les figures.

Pour compléter sur-le-champ la part de la critique, je me hâte de citer certains vers qui sont peu dignes de leurs voisins, et dont, avec quelque soin, on aurait pu faire disparaître les défauts :

Le front calme et serein, l'œil rayonnant d'espoir,
 Socrate à ses amis *fit signe de s'asseoir* :
 A ce signe muet soudain ils obéirent,
 Et sur les bords du lit en silence ils s'assirent.
 Symmias abaissait son manteau sur ses yeux.

 Mais Phédon.
 Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adore.

Les répétitions des mots *signe* et *s'asseoir* ne sont-elles pas d'un mauvais effet dans les quatre premiers vers ? Y a-t-il assez d'*s* dans le quatrième et le cinquième ? Quant au dernier, il contient très-certainement une faute de français ; et, pour satisfaire aux règles de la langue, la phrase devrait être ainsi conçue :

Mais Phédon, etc.
 Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adorait.

D'ailleurs Socrate est déjà mort lorsque la scène se raconte, et Phédon ne peut plus l'adorer. Les deux vers suivans sont-ils bien intelligibles ?

— N'entends-tu pas des cris, des gémissemens ? — Non :
J'entends des astres d'or qui murmurent un nom.

Est-ce une rime admissible que celle-ci :

Un faux rayon de vie, errant par intervalle,
D'une pourpre mourante éclairait son front *pâ'e.*

Enfin, une oreille tant soit peu délicate peut-elle s'accommoder de ce vers :

Et laissant sur ses traits son doux *sourire errer.*

Je borne là des citations que je pourrais multiplier beaucoup si je n'étais pressé de reconnaître les nombreuses beautés dont fourmille la nouvelle composition de M. de la Martine. L'auteur a choisi un beau sujet, et en a tiré un grand parti. C'est surtout une bien heureuse idée que d'avoir fait deviner la naissance du christianisme par Socrate, si digne d'une semblable prescience.

Il me faudrait un long espace pour faire connaître à mes lecteurs tous les passages remarquables du *Phédon*. Je choisis les traits les plus saillans :

La vie est un combat, la mort est la victoire.

.

Amis, vers l'Orient tournez votre paupière :

La vérité viendra d'où nous vient la lumière.

Cébès interrogeait Socrate :

Dors-tu ? lui disait-il ; la mort, est-ce un sommeil ?

Il recueillit sa force, et dit : C'est un réveil !

— De ce monde imparfait, qu'attends-tu pour sortir ?

— J'attends, comme la nef, un souffle pour partir !

.

Aux dieux libérateurs, dit-il (Socrate), qu'on sacrifie !

Ils m'ont guéri ! — De quoi ? dit Cébès. — De la vie !

.

Ou n'entendait autour ni plaintes ni soupir :

C'est ainsi qu'il mourut !... si c'était là mourir !

C'est sans doute un poète très-distingué que celui qui a écrit de pareils vers; et l'on aurait bien mal compris les réflexions qui commencent cet article, si l'on supposait que j'ai cherché à déprécier le mérite de M. de la Martine. Je trouve en lui un beau talent, mais qui peut devenir plus pur; et bientôt je le trouverai meilleur si ses amis veulent bien ne pas le trouver parfait.

LE CAFÉ VALOIS ET LE CAFÉ LIBÉRAL.

Permettez-moi, M. le Rédacteur, de vous raconter un rêve bien singulier que je fis l'autre jour. Je venais de lire le *Journal de Commerce*, et tout à coup je m'endormis du sommeil le plus profond, pendant lequel je vis et entendis tout ce que vous allez voir.

Ma fantaisie s'était pluë à personnifier le café Valois et un autre dont le nom s'est absolument effacé de ma mémoire : je me souviens seulement qu'il commençait par une *L*; mais, de peur de commettre une erreur, je me contenterai de le désigner par l'épithète qui convient à la doctrine qu'il professait. Ces deux messieurs se rencontrèrent au bureau du *Journal des Débats*, où ils allaient renouveler leur abonnement. Comme ils se trouvaient en pays neutre, ils ne firent aucune difficulté pour s'aborder et se parler. Voici l'entretien qu'ils eurent ensemble :

Le Café Libéral.

Bonjour, voltigeur.

Le Café Valois.

Bonjour, sans-culotte.

Le Café Libéral.

Vous avez la mine bien riante, aujourd'hui.

Le Café Valois.

Et vous, vous faites une grimace effroyable : vous ne

pouvez pas digérer la prise du Trocadero, n'est-ce pas ?

Le Café Libéral.

Vous voilà bien fier ; mais à quoi cela vous avance-t-il ? Lisez nos journaux, et ils vous démontreront mathématiquement que cette position n'est d'aucune importance.

Le Café Valois.

Et si elle n'est d'aucune importance, pourquoi les constitutionnels l'avaient-ils hérissée de fortifications ?

Le Café Libéral.

Cela ne prouve rien.

Le Café Valois.

Et pourquoi êtes-vous si tristes, messieurs les *descamisados* ? Avant la prise du Trocadero, vous disiez qu'il était inexpugnable : à présent qu'il est pris, vous prétendez que cela ne sert à rien. Voilà votre tactique ordinaire. Vous en direz autant lorsque nous serons à Cadix.

Le Café Libéral.

Par exemple, c'est une autre affaire : vous n'y êtes pas encore, et vous avez le temps de vous morfondre avant de le tenir.

Le Café Valois.

Nous le tiendrons quand nos braves le voudront. Souvenez-vous que le Trocadero ne leur a coûté qu'une demi-heure.

Le Café Libéral.

A qui persuaderez-vous cela ?

Le Café Valois.

A tous les bons Français.

Le Café Libéral.

Eh bien ! puisque vous me poussez à bout, je vous signifie, dussiez-vous en crever de dépit, que vous n'aurez

jamais Cadix. Avec quelle admirable logique nos journaux immortels prouvent cette vérité ! quelle sagesse dans leurs discours ! quelle profondeur dans leurs raisonnemens ! comme ils connaissent la topographie du pays ! comme ils sont instruits dans les lois de l'Espagne ! comme ils possèdent la langue de Cervantes !

Le Café Valois.

Apprenez, pauvre descamisado que vous êtes, que tout ce que vos journaux possèdent, c'est un grand fond de perfidie et une ignorance absolue de toutes les choses que vous venez de dire là.

Le Café Libéral.

Comment ! la topographie.....

Le Café Valois.

Ils ne s'en doutent pas. Suivez-les, par exemple, dans la baie de Cadix, depuis que cette ville est menacée par les armes de la fidélité, et vous verrez s'ils en ont laissé un seul lieu à sa place. L'un (1) prétend que le fort de Puntalès est à côté et non en face du Trocadero, et emporte le fort de Matagorda, situé à côté du Trocadero, pour lui faire passer l'eau et l'asseoir sur le terrain de Puntalès, qui, comme je viens de le dire, est allé par disposition *constitutionnelle* tenir compagnie au Trocadero. Un autre (2) assure que la Carraca (l'arsenal) se trouve en avant du Trocadero, entre Puntalès et Cadix, tandis qu'elle est située derrière l'île de Léon et du côté du continent. La Cortadura est une coupure que les Espagnols firent, lors de l'invasion de Bonaparte, dans l'isthme qui joint Cadix à l'île de Léon, afin de défendre la ville par terre : eh bien ! il y a peu de jours, vous lisiez dans ces bénévoles

(1) *Le Journal du Commerce.*

(2) *Le Pilote.*

journaux (1) que cette Cortadura servait de communication entre le continent et l'île de Léon. Ces savans ne se doutaient pas qu'ils confondaient le pont de Zuazo avec la Cortadura : c'est en effet ce pont qui établit ladite communication. Ecoutez une autre feuille jacobine , elle vous dira qu'il est inutile de penser à bombarder Cadix par mer , parce que les rochers , les bancs de sable , et je ne sais combien d'autres obstacles insurmontables empêchent les chaloupes canonnières de s'approcher à la distance convenable. Il faut demander à ce journal si les Anglais , qui ont déjà bombardé Cadix deux ou trois fois , avaient levé ces rochers et ces bancs pour avoir la facilité de s'approcher , ou si la nature s'était chargée de ce soin , afin de favoriser leur entreprise.

Le Café Libéral.

Au moins vous conviendrez que les lois leur sont....

Le Café Valois.

Tout aussi familières que la topographie. On disait , il y a quelque temps , que Ferdinand VII , à son retour à Madrid , convoquerait les anciennes cortès légitimes ; mais , comme les susdites feuilles ont en horreur la légitimité , sous quelque forme qu'elle se présente , elles (2) se mirent aussitôt à broyer leurs poisons , pour prouver qu'il est impossible de réunir les anciennes cortès de l'Espagne , parce que chacun des royaumes dans lesquels était partagée la péninsule avait les siennes , dont l'organisation , les réglemens et les attributions étaient en tout différens et souvent opposés. Ces doctes papiers ignorent qu'après la mort des rois catholiques , toutes les couronnes d'Espagne étant désormais destinées à se réunir sur une seule tête , on forma

(1) *Le Courrier et le Pilote.*

(2) *Le Constitutionnel* surtout.

des cortès particulières de chaque royaume, les *cortès générales* (*las cortes generales de los reynos*). Ces cortès sont les seules qui existent à présent, et les seules que l'on puisse légalement convoquer.

Ce sont ces mêmes cortès que les jacobins de Cadix voulurent singer en 1812, et renouveler en 1820; ce sont encore ces mêmes cortès que les rois d'Espagne sont dans l'usage de convoquer, pour leur faire prêter serment de fidélité au prince des Asturies, comme légitime héritier du trône, et non pour leur demander la permission de se nommer un successeur, ainsi que le prétendaient dernièrement *le Constitutionnel* et *le Courrier*. L'une de ces feuilles citait Philippe II comme s'étant soumis à cette formalité. Il faut être bien maladroit pour aller chercher, entre tous les rois d'Espagne, celui précisément qui aurait secoué ce joug, si jamais il eût été imposé aux monarques espagnols.

Le Café Libéral.

Oh! c'était un fameux *re netto*, celui-là!

Le Café Valois.

Encore une bévue de vos profonds journaux. Voyons: que veut dire *rey neto*, et non *re netto*, comme vous l'écrivez?

Le Café Libéral.

Le Constitutionnel l'écrit comme ça.

Le Café Valois.

Le Constitutionnel écrit tantôt *il re netto* et tantôt *il rey neto*, et il écrit toujours une sottise. Mais, répondez, que veut dire *rey neto*?

Le Café Libéral.

Un roi absolu, comme vous les aimez.

Le Café Valois.

Voilà comme vos journaux possèdent la langue de Cervantes ! *Il* et *re* sont deux mots italiens ; *neto* est un adjectif qui veut dire , *net* , *propre* , *pur* , *clair* , suivant son acception propre ou figurée. Ce cri fut entendu , pour la première fois , à Madrid , après la funeste journée du 21 mars 1820. Le peuple de cette ville , qui , comme tous les Espagnols , a toujours adoré ses Rois , indigné d'entendre dire aux factieux , *le Roi constitutionnel* , épithète qui outrageait la majesté royale , imagina d'exprimer son amour et sa fidélité par le cri éminemment espagnol de *Viva el rey neto* ! c'est à-dire *vive le Roi* , sans épithète , sans qualification. Le mot *neto* , ils l'appliquaient et l'appliquent toujours à la matérialité et non au sens de l'acclamation. D'ailleurs , s'ils avaient voulu dire *vive le Roi absolu* , ils n'avaient pas besoin d'aller chercher un mot aussi éloigné de cette signification que le soleil l'est de la terre , puisque leur belle langue leur offre l'adjectif *absoluto* , qui aurait complètement rendu leur pensée.

Voyez maintenant comme vos journaux connaissent la topographie , les lois et la langue de l'Espagne. Adieu , *citoyen* ; tâchez de vous consoler de la prise du Trocadero , et préparez-vous tout doucement à celle de Cadix.

Le Café Libéral.

Plutôt mourir.

Le Café Valois.

A votre aise.

Alors je m'éveillai , et je me mis tout de suite à écrire le dialogue que je viens de vous communiquer.

J. A.

REVUE DES THÉÂTRES.

THÉÂTRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — Une musique pleine de charme a fait réussir le pâle ouvrage de *Lasthénie*, et lui assure un assez grand nombre de représentations. On s'occupe toujours, dit-on, avec une grande activité, de la mise en scène d'*Aline*, et l'on dit d'avance le plus grand bien de ce ballet. Le talent de l'auteur est un sûr garant que cet éloge anticipé sera confirmé par les suffrages du public.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — MM. les Comédiens du Roi nous avaient promis *Turnus*, exhumé de leurs cartons après je ne sais combien d'années d'attente. On ignore encore quels sont les motifs qui les ont déterminés à replonger dans l'oubli cet ouvrage, où les personnes qui en ont entendu la lecture ont remarqué une foule de beautés du premier ordre. N'est-il pas désespérant pour un jeune auteur de se voir ainsi mourir avant que d'être né, et ne devrait-on pas exiger de bons et sévères réglemens, qui empêchassent le talent d'être le jouet du caprice, de la fantaisie, souvent même de l'impertinence de tel ou tel juge tragique ou comique, qui se croit compétent parce qu'il reçoit tous les soirs une trentaine de claques salariées dans le parterre. Dans l'état d'absolute médiocrité où se trouve le Théâtre-Français, sous le rapport des acteurs, MM. les Comédiens devraient combler d'égards les hommes de lettres qui daignent confier des rôles à leur nullité : mais loin de là ; ils forment une coterie, moitié littéraire, moitié politique, qui se permet de passer les auteurs au creuset de leur bon plaisir, et d'établir sur le Parnasse dramatique une espèce de juridiction inquisitoriale, à laquelle aucun écrivain n'échappe. Il en résulte que les pièces des Gosse, des J***, des A***, des D***, sont reçues à l'unanimité, jouées et rejouées jusqu'à satiété, tandis que l'espoir et l'élite de notre jeune littérature, les Soumet, les Ancelot, les Pichat, et autres, éprouvent tous les genres de contrariétés et d'humiliations. Sortirons-nous enfin d'un tel arbitraire ! C'est le seul contre lequel no

journaux radicaux n'aient jamais réclamé : puis ils viennent nous répéter chaque jour qu'ils abhorrent tous les *pouvoirs absolus* !

OPÉRA-COMIQUE. — A la triste et lamentable *Marie Stuart* vien, de succéder le *Valet de Chambre*, vieille connaissance que nous avons vue au Vaudeville, sous le titre de *Frontin Mari Garçon*. Rhabillé à neuf, au moyen d'une musique où l'on rencontre de la verve, du chant, de la grâce et des réminiscences, ce valet a trouvé dans le public une assez bonne condition ; et d'Arboville, qui le représente, lui fait assez bien gagner ses gages. La livrée de M. Scribe se reconnaît toujours ; elle est galonnée d'esprit sur toutes les coutures ; mais nous lui conseillons de ne pas retourner ainsi les habits de ses gens, il est assez riche pour leur en donner qui n'aient pas encore servi.

Puisque nous parlons de l'Opéra-Comique, et d'une pièce intitulée le *Valet de Chambre*, il est naturel de parler aussi d'un acteur de ce théâtre, de Batiste, qui, pendant vingt ans, y a rempli avec beaucoup de distinction l'emploi des valets. Il est question de la représentation à son bénéfice, qui doit avoir lieu du 15 au 20 du mois prochain. On assure qu'elle sera des plus brillantes, et que l'élite des premiers sujets des théâtres royaux contribuera à lui donner un grand éclat. Nous regrettons que ce soit la dernière occasion que le public de Paris aura d'applaudir cet estimable acteur, et nous regrettons bien plus encore que ce soit l'étranger qui nous l'enlève.

VAUDEVILLE. — Une chute ne tire jamais à conséquence avec un directeur aussi habile que M. Bérard. A peine a-t-il eu entendu les sifflets qui ont accueilli l'imbroglio de *A qui est-il ?* qu'il les a étouffés en nous offrant de suite le charmant vaudeville de *la Chasse au Renard* et la remise de *la Belle au Bois dormant*. *La Chasse au Renard* est une nouveauté où l'on rencontre bien des choses qui ne sont pas entièrement neuves, mais où l'on trouve à chaque instant des situations amusantes, des saillies spirituelles et des couplets piquans. Le succès de cet ouvrage va croissant tous les jours, et chaque soir *la Chasse au Renard* a lieu dans la salle de la rue de Chartres, devant une foule d'amateurs qui proû-

vent à l'auteur et au directeur qu'ils n'ont pas tiré leur poudre aux moineaux.

GYMNASE DRAMATIQUE. — Ce théâtre n'a pas à se plaindre de la roue de fortune : elle tourne toujours avec assez de succès pour lui; et *le Bureau de Loterie*, qu'il vient d'ajouter à ses chances de prospérité, n'est pas de nature à les interrompre : c'est un tableau plein de la plus franche gaieté et des détails les plus heureux; la morale y trouve aussi sa part, ce qui se rencontre trop rarement dans les pièces de ce genre. Le succès n'en a pas été un seul instant douteux; il est de ceux qu'on peut avouer ouvertement : aussi reprocherons-nous au très-spirituel collaborateur de M. Romieu de lui avoir laissé le poids de leur double couronne; et, tout en respectant l'anonyme sous lequel il se cache, nous nous vengerons de sa modestie en le signalant comme l'un des auteurs de *la Loge du Portier*.

L'ÉTABLI LIBÉRAL,

OU LA MANUTENTION DU JOURNAL DU DIMANCHE.

(Extrait d'une parade inédite.)

(*Le théâtre représente un bureau, avec une table au milieu.*)

Le RÉDACTEUR principal.

Messieurs, avant de commencer notre travail, je dois vous prévenir qu'à compter du 15 de ce mois nos bureaux seront transférés rue Montmartre. Là nous avons fait établir une presse à vapeur : par ce moyen nous économiserons beaucoup d'argent et nous aurons la facilité de renvoyer un bon nombre d'imprimeurs.

Je dois aussi vous rappeler que nous allons faire aujourd'hui le journal qui doit paraître demain dimanche; que par conséquent nous allons écrire pour les marchands, les artisans, les ouvriers, qui, ce jour-là, fréquentent les cafés, estaminets et lieux publics.

Il faut courir au-devant du reproche, et faire un petit article où il sera prouvé que les libéraux seuls sont amis de la classe ouvrière; qu'ils s'occupent seuls de son bien-être, des moyens d'assurer sa subsistance, et qu'ils sont prêts à lui tout sacrifier. Du reste, point de longs articles, qui sont bons dans la semaine, mais qui, les jours de fête, ne sont point compris. Messieurs, proposez ce que vous avez préparé.

Un RÉDACTEUR (le sabreur de la troupe).

Je crois qu'il est convenable de mettre quelque chose sur la prise du Trocadero. Ce fait d'armes est extrêmement brillant: il faut atténuer, s'il est possible, l'effet qu'il doit produire. Je démontre dans mon article que, si on a pris ce fort, c'est par pure maladresse; que, du reste, son occupation est peu importante...

Tous.

Mais, il y a 8 jours, vous avez dit le contraire ?

Le SABREUR.

Qu'est-ce que cela fait: nous savons pour qui nous écrivons. D'ailleurs, Messieurs, je ne vous cacherais pas que je suis extrêmement vexé. Voilà les soldats de la nouvelle armée qui se battent aussi bien que ceux de l'ancienne, car nous avons toujours eu soin d'en faire la différence, et vous ne sauriez vous imaginer quel tort cela peut nous faire. Je ne citerai qu'un exemple et qui m'est personnel. Jusqu'à ce jour, lorsque j'entrais dans mon estaminet (car il est bon de vous dire que je fume), je voyais l'épicier, le cordonnier, le boucher, etc., regarder ma moustache avec un saint respect; on ne m'appelait jamais que mon capitaine, mon commandant, mon brave. Un jour un bon homme, un bonnetier, voyant un régiment de la garde, me frappa sur l'épaule en me disant: « C'est propre ça, mais ça n'a pas encore mangé de la poudre à canon, n'est-ce pas, mon ancien? » Eh bien, Messieurs, dans ces mêmes lieux, témoins des égards dont j'étais l'objet, j'ai entendu ces propres paroles: « Eh! mais ces jeunes soldats ne sont pas aussi clampins qu'on voulait nous le faire croire; ils se battent comme des euragés. » Il faut, Messieurs, combattre cette funeste opinion, qui s'accrédite même parmi de bons et anciens militaires qui prennent aujourd'hui parti pour l'armée.

Tous.

Approuvé! approuvé! Bravo! bravo!

M. ZUIGOT.

J'apporte une dissertation sur les intérêts de la révolution, combattus par les empiètemens de l'aristocratie; cela ne fera que trois colonnes.

Tous.

Non, non, pas de métaphysique... c'est demain dimanche: il faut du positif.

M. TREMBLIN.

Voici des esquisses. C'est peut-être un peu pâle: mettons-les à lundi.

Le RÉDACTEUR principal.

Messieurs, une ordonnance vient d'être rendue par M. le préfet de police pour la taxation du pain: où placerons-nous cela?

Tous.

Est-il augmenté? Dans ce cas en tête du journal.

Le RÉDACTEUR principal.

Non, c'est une diminution: alors nous en placerons l'avis à la fin du journal, parmi les annonces de librairie.

Tous.

Approuvé.

Un GARÇON *entre avec une lettre.*

Vous vous donnez bien de la peine en pure perte. Notre journal se trouve fait par le gouvernement. Je vous annonce un démenti à toutes nos nouvelles d'hier sur l'armée et la marine: il faut l'insérer. Il ne faut plus que cinq ou six lignes pour achever le journal.

Un RÉDACTEUR.

Les voici: « La guerre a fait cesser le travail de nos manufactures; les ouvriers sans ouvrage ne se livrent plus à leurs plaisirs habituels; les bals sont déserts et les établissemens publics de la banlieue ne peuvent supporter plus long-temps les pertes qu'ils éprouvent. »

Le REDACTEUR principal.

Cela est bien, mais je préférerais ces lignes qu'on a jetées dans dans notre boîte (où l'on jette bien des choses, même des pièces diplomatiques); je trouve que ce petit article est bien dans notre style *constitutionnel* :

« Le peuple, fatigué, pendant toute la semaine, de la vue
« de ses tyrans, se réfugie, le dimanche, dans les environs de la
« capitale : Paris est désert; et le peuple est obligé d'aller cher-
« cher dans les guinguettes un dédommagement à la perte de ses
« libertés. »

S'il y a indécision sur le choix, nous allons mettre les deux articles dans un chapeau.

Tous.

Mettez.

Le REDACTEUR principal prend un des billets et l'ouvre.

Messieurs, les tyrans l'emportent !

Tous, avec acclamation.

Bravo ! Le mot est joli, charmant, charmant : il restera.

Le REDACTEUR.

Encore quelque chose ! On se plaint, avec raison, que notre journal n'a point de devise ; si nous prenions celle que le *Courrier* a rejetée depuis long-temps : *Vérité et impartialité* ?

Tous.

Approuvé !

(*La populace se retire*).

ÉCLATS.

Les libéraux en sont encore pour leurs frais de mensonges, de calomnie, d'infamie et de fausses alarmes : Pampelune, après un bombardement bien nourri, a capitulé, et la garnison s'est rendue prisonnière de guerre.

Les tacticiens du *Pilote*, du *Courrier*, du *Journal du Commerce* et du *Constitutionnel*, avec leur habileté et leur franchise ordinaires, vont chercher à pallier cet échec; et sans doute qu'aujourd'hui même ils nieront l'importance de ce fait d'armes, ou

tâcheront d'en ternir l'éclat, en présentant Pampelune comme une place démantelée, sans fortifications, et gardée seulement comme le château de Notre-Dame-de-la-Garde.

Quo usque tandem abutere patientiâ nostrâ?

Nous connaissons des libéraux qui s'écrient tous les soirs en se couchant : « O être suprême ! puisque tu n'as pas permis que, pour le moment, nous triomphassions dans Mina, fais au moins que nous triomphions dans *Milans* (mille ans). » Et nous, nous répondons : *Ainsi soit-il.*

Plusieurs fripiers libéraux sont partis de Paris pour acheter la défroque des membres des cortès. Le nègre T..... en a retenu une bonne partie, afin de pouvoir pleurer sur les guenilles de la liberté espagnole.

Il est bien certain que jusqu'à présent la *fièvre jaune* n'est point dans Barcelonne ; mais *le Pilote va*, dit-on, sous quelques jours, y transporter ses ateliers, et nous ne répondons plus de l'état sanitaire de cette ville.

Profitant de la décision royale qui porte que tous les dommages occasionés par l'armée française seront payés aux *Espagnols*, *le Constitutionnel*, *le Courrier*, *le Pilote* et leurs sectaires se proposent d'attaquer le ministère en indemnités, pour tous les chocs, tribulations, secousses, démentis et déboires que les triomphes de nos soldats leur ont fait éprouver depuis le commencement de la campagne.

Les cortès sont tellement aux abois, qu'ils spéculent sur les quarts-d'heure et les minutes ; mais comme leur montre s'est trouvée en retard, Mgr le duc d'Angoulême a décidé que nos canons leur serviraient de méridien.

En se sauvant au plus vite de Malaga, Riégo n'a eu le temps que d'emporter Zayas, en le faisant mettre à fond de cale. On demande ce que deviendront nos deux héros, si, pour assainir son bâtiment, le patron du navire fait jeter toutes les ordures à la mer.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N^o 315.